

Blityri

Studi di storia delle idee sui segni e le lingue

VII, 2

2018

Benveniste.

L'enunciazione, la soggettività, il tempo
e il confronto con altri autori

a cura di Giovanni Manetti e Irène Fenoglio

«Blityri» pubblica contributi scientifici che sono vagliati dal Comitato Scientifico, il quale si avvale anche del parere di esperti, mediante 'doppio cieco'.

la versione elettronica di «Blityri» è disponibile su piattaforma OJS all'indirizzo www.blityri.it da giugno 2017

periodico semestrale

iscritto al Reg. della stampa presso la Canc. del Trib. di Pisa n° 22/12 del 28/12/2012

direttore responsabile: Alessandra Borghini

abbonamento: Italia € 40,00; estero € 50,00; PDF € 30,00 (incl. iva e spedizione)

bonifico bancario intestato a Edizioni ETS

Intesa San Paolo

IBAN IT 21 U 03069 14010 100000001781

BIC BCITITMM

causale: abbonamento «Blityri» 2018

© Copyright 2019

EDIZIONI ETS

Palazzo Roncioni - Lungarno Mediceo, 16, I-56127 Pisa

info@edizioniets.com

www.edizioniets.com

Distribuzione

PDE, Via Tevere 54, I-50019 Sesto Fiorentino [Firenze]

ISSN 2281-6682

ISBN 978-884675639-8

l'editore non garantisce la pubblicazione prima di sei mesi dalla consegna in forma definitiva di ogni contributo

Indice

Editoriale	7
------------	---

1. Saggi

Irène Fenoglio, <i>Benveniste et Freud. Quelques remarques</i>	15
Aya Ono, <i>Prépositions, verbes pronominaux et voix moyenne. Un nouveau point de vue sur la subjectivité langagière d'Émile Benveniste</i>	39
Cosimo Caputo, <i>Émile Benveniste vs Mario Lucidi: un dibattito sull'arbitrarietà del segno</i>	59
Giovanni Manetti, <i>Benveniste and the issue of linguistic temporality. Time of enunciation and its relationship to Bergson and Husserl's ideas of time</i>	79

2. Miscellanea

Patrizia Laspia, <i>La definizione di ἄρθρον nel XX capitolo della Poetica di Aristotele</i>	109
Wenceslao Castañares, <i>El pensamiento semiótico en la medicina medieval</i>	127
Alice Orrù, <i>Alle origini di una storia naturale dello sviluppo linguistico: la «Scienza nuova» di Paolo Marzolo</i>	157

3. Schedario/Recensioni

- Aa.Vv., *Linguistica e Filosofia del linguaggio. Studi in onore di Daniele Gambarara*
(Giammarco Bartolomei e Maria Silvia Marini) 183
- Nicole Bériou - Jean-Patrice Boudet - Irène Rosier-Catach
(a cura di), *Le pouvoir des mots au Moyen Âge*
(Claudia Appolloni) 195
- Claire Forel - Thomas Robert (dirigé par), *Saussure, une source d'inspiration intacte* (Giuseppe Cosenza) 203
- Emanuele Fadda, *Sentimento della lingua. Per un'antropologia linguistica saussuriana* (Matteo Servilio) 211

Prépositions, verbes pronominaux et voix moyenne

Un nouveau point de vue sur la subjectivité langagière d'Émile Benveniste*

Aya Ono**

C'est dans et par le langage que l'homme se constitue comme *sujet*.
É. Benveniste

Abstract: Émile Benveniste published one of his most prominent articles, “De la subjectivité dans le langage” in 1958, presenting his idea on “subjectivity in language” in a clear and decisive form. While many historians of linguistics consider this notion as the fruit of his study on deictic, in particular as found in “Nature des pronoms” (1956), we attempt to present another filiation of the idea, focusing on an article published in the same year: “Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne” (1956). Our comparison between the two articles shows how the former emphasizes the consistency of the doubled “je [I]”, while the latter accentuates the discrepancy the speaker or the “sujet parlant” experiences. Our objective consists in, first, discerning some nodal expressions forming this discrepancy, which surface conspicuously when Benveniste attempts to define the relation between the subject and the language. Secondly, we focus on the two expressions – a syntagm “dans et par” and a reflexive verb “s’historiser” – and examine their occurrences thoroughly in Benveniste’s texts. Lastly, we argue that the relation between the subject and the language represented by these two expressions could be summarized by the idea of the “middle voice” in Benveniste, where, according to his own definition, the subject is in the center of action-state at the same time as being the author of the action.

Keywords: Benveniste; subjectivité dans le langage; dans et par; s’historiser; voix moyenne.

* Le présent article est issu de communications données à l’occasion de deux colloques internationaux ayant eu lieu en automne 2017, l’un à Dajian en Corée et l’autre à Prague. Nous tenons à remercier les participants pour les échanges qui ont permis de développer et d’affiner nos arguments. Nos remerciements vont également à Philippe Cominetti, collègue et ami, qui a relu le texte et nous a donné de précieux conseils. La présente recherche sur « l’acte de parler » est subventionnée par la Japan Society for Promotion of Sciences (JSPS KAKENHI Grant Number JP18K00110).

** Keyo University. ono_bun@hc.st.keio.ac.jp

0. Introduction

La réflexion d'Émile Benveniste sur la subjectivité langagière prend une forme décisive, on le sait, dans son article « De la subjectivité dans le langage »¹ (désormais « De la subjectivité »). Publié en 1958 dans le *Journal de Psychologie*, celui-ci sera vite tenu, non seulement par les linguistes, mais aussi par les critiques littéraires et les penseurs, pour un des textes incontournables sur la question des relations entre sujet et langage. La formule que nous avons mise en exergue est souvent citée lorsqu'on parle de la subjectivité langagière benvenistienne. Mais ce texte qui fera date a pourtant un côté mystérieux ; Benveniste n'y laisse aucune référence, ni nom propre ni citation, et jusqu'ici, dans les archives de la BNF où sont conservés les manuscrits de Benveniste, on n'a pas découvert de brouillons ou de notes qui nous renseignent sur la genèse de cet article ; comme si le linguiste avait voulu dissimuler sa source d'inspiration, toutes traces ont été effacées. D'où Benveniste tire-t-il les termes, les notions, voire les idées dont il s'est servi ? Par quel cheminement sa conception de la « subjectivité langagière » trouve-t-elle à se formuler ? Ce sont les questions qui vont nous occuper au long du présent article.

L'absence de références explicites ne signifie certes pas que la conception benvenistienne de la subjectivité soit coupée de ses autres sujets de réflexion. En effet, si, afin de retrouver le courant de pensée qui conduit à « De la subjectivité », on regarde de plus près la chronologie de ses publications, on remarque qu'il y a au moins deux pistes à suivre.

La première est celle des pronoms personnels. À partir de la « Structure des relations de personne dans le verbe » (1946), Benveniste analyse les pronoms personnels, du français mais aussi de plusieurs autres langues, et fait de la « présence / absence » de subjectivité un critère distinctif : « la corrélation de subjectivité » (je - tu) et « la non-personne » (il). Dans la même lignée, on trouve l'article « La nature des pronoms » (1956b). Le linguiste recourt à la même distinction, mais en mettant cette fois-ci l'accent sur l'« instance de discours » qui coïncide avec le pronom personnel

¹ Benveniste, 1958. Nos citations des articles recueillis dans les *Problèmes de linguistique générale* (désormais *PLG*) se réfèrent à la pagination de cet ouvrage.

je. « C'est en s'identifiant comme personne unique prononçant *je* que chacun des locuteurs se pose tour à tour comme " sujet " » (254), écrit-il en 1956. On aperçoit ici sans peine le fil rouge qui conduit au problème de la « subjectivité ».

La deuxième piste se découvre dans un article publié la même année que « La nature des pronoms » : « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne » (désormais « Remarques »), paru dans le *Journal de Psychologie*. La subjectivité du « sujet » (au sens médical) y est définie comme ce qui apparaît dans le discours de celui-ci. « En première instance, nous rencontrons l'univers de la parole, qui est celui de la subjectivité » (1956a : 77), disait-t-il en 1956 ; en 1958, il reformule sa pensée comme suit : « Il est donc vrai à la lettre que le fondement de la subjectivité est dans l'exercice de la langue » (1958 : 262).

Or il nous semble que ces pistes, qui débouchent toutes deux sur la question de la subjectivité langagière, parlent en fait, quoiqu'en des termes différents, de la même chose. Tandis que la première questionne l'identification, la seconde insiste sur le décalage.

Dans la première section de cet article, nous essaierons donc de montrer comment ces deux pistes, en particulier dans les deux articles de l'année 1956, « La nature des pronoms » et « Remarques », se différencient l'une de l'autre tout en se superposant. Si l'on envisage ces deux textes à l'arrière-plan de « De la subjectivité » (1958), certaines notions semblent dès lors pouvoir être prises comme de véritables « nœuds » à la croisée des divers questionnements du linguiste. Dans la deuxième section, nous interrogerons donc celles-ci : il s'agit de la séquence « dans et par » et du verbe pronominal « s'historiser ». Au fil de la discussion, nous signalerons également quelques références qui ont pu contribuer à l'élaboration de la notion de subjectivité langagière. Enfin, dans une troisième section, nous tenterons de montrer que ces deux notions peuvent se subsumer dans celle de voix moyenne.

1. *Décalage et identification : la question du sujet parlant*

Dans la « Structure des relations de personnes dans les verbes », Benveniste déclare de manière péremptoire : « le " je est un autre " de Rimbaud fournit l'expression typique de ce qui est proprement

l'« aliénation » mentale, où le moi est dépossédé de son identité constitutive » (1946 : 230). Cette observation révèle la bipolarisation que connaît une seule et même notion, c'est-à-dire le *je*, chez le linguiste ; en effet, si, dans les « Remarques », Benveniste aborde la question de ce clivage du *je*, dans « La nature des pronoms », il met l'accent sur l'identification de ce double *je*.

Regardons en premier lieu la non-coïncidence : à l'intérieur du texte de « Remarques », elle est omniprésente. Le décalage se trouve d'abord entre la biographie objective et la mémoire du sujet, autrement dit, entre réalité objective et réalité discursive :

Car s'il a besoin que le patient lui raconte tout et même qu'il s'exprime au hasard et sans propos défini, ce n'est pas pour retrouver un fait empirique qui n'aura été enregistré nulle part que dans la mémoire du patient : c'est que les événements empiriques n'ont de réalité pour l'analyste que dans et par le « discours » qui leur confère l'authenticité de l'expérience, sans égard à leur réalité historique, et même (faut-il dire : surtout) si le discours élude, transpose ou invente la biographie que le sujet se donne (1956a : 77).

Il se manifeste ensuite entre discours et langue :

La langue fournit l'instrument d'un discours où la personnalité du sujet se délivre et se crée, atteint l'autre et se fait reconnaître de lui. Or la langue est structure socialisée, que la parole asservit à des fins individuelles et intersubjectives, lui ajoutant ainsi un dessin nouveau et strictement personnel. La langue est système commun à tous ; le discours est à la fois porteur d'un message et instrument d'action. En ce sens, les configurations de la parole sont chaque fois uniques, bien qu'elles se réalisent à l'intérieur et par l'intermédiaire du langage. Il y a donc antinomie chez le sujet entre le discours et la langue (ivi : 78).

Puis, un *distinguo* est fait entre symbolisme du rêve et symbolisme du langage :

Mais les différences entre les deux symbolismes illustrent et résument toutes celles que nous indiquons successivement. [...] En regard de ce symbolisme [du langage] qui se réalise en signes infiniment divers, combinés en systèmes formels aussi nombreux et distincts qu'il y a de langues, le symbolisme de l'inconscient découvert par Freud offre des caractères absolument spécifiques et différents (ivi : 85).

Enfin en conclusion, Benveniste déclare la non-coïncidence entre langage de l'analyse et langage « ordinaire » : « Nous sommes

donc en présence d'un " langage " si particulier qu'il [y] a tout intérêt à le distinguer de ce que nous appelons ainsi » (ivi : 86). Au premier abord, ces décalages paraissent concerner des choses différentes les unes des autres. Mais en réalité, il nous semble que le texte réussit à dessiner une unique figure de la subjectivité qui se perd ; autrement dit, il s'agit des clivages dont souffre le sujet parlant. C'est ainsi que se définit le monde d'un Rimbaud énonçant « je est un autre », ce *je* qui fait l'épreuve de déchirures multiples.

En deuxième lieu, dirigeons notre regard du côté de l'identification de *je* dans « La nature des pronoms ».

- Chaque *je* a sa référence propre, et correspond chaque fois à [un ?] être unique, posé comme tel (1956b : 252).
- Il faut donc souligner ce point : *je* ne peut être identifié que par l'instance de discours qui le contient et par là seulement » (*ibid.*).
- C'est en s'identifiant comme personne unique prononçant *je* que chacun des locuteurs se pose tour à tour comme « sujet » (ivi : 254).
- Le caractère systématique du langage fait que l'appropriation signalée par ces indicateurs se propage dans l'instance de discours à tous les éléments susceptibles de s'y « accorder » formellement (ivi : 255).

En comparaison avec le caractère multiforme des décalages abordés dans les « Remarques », la problématique de l'identification se manifeste de manière plus claire et compréhensible : il s'agit de l'accord entre « une double instance conjuguée : instance de *je* comme référent, et instance de discours contenant *je*, comme référé » (ivi : 252).

Il est aisé de constater que, dans « La nature des pronoms », les différenciations et les déchirures du sujet sont atténuées, voire prudemment camouflées par l'auteur. Tandis que les « Remarques » s'attachaient à la subjectivité rimbaldienne, « La nature des pronoms » se fonde sur le monde de l'ego concordant, du « je suis moi-même ». Tout se passe comme si Benveniste avait tenté de combler le fossé entre les deux conceptions du langage qu'il a successivement esquissées, dans le but de lisser le terrain qui recevra l'article ultérieur, « De la subjectivité » ; en effet, en 1958, l'auteur insiste encore plus nettement sur la notion d'identification, par l'exemple de la « promesse » : « L'énonciation s'identifie avec l'acte même » (1958 : 265) y déclare-t-il. On pourrait en conclure que « De la subjectivité », est plutôt issu de « La nature des pronoms », que des

« Remarques », texte pourtant contemporain². Benveniste confirme en un sens lui-même ce point de vue ; ce serait la raison pour laquelle il a placé « De la subjectivité » juste après « La nature des pronoms » dans les *Problèmes de linguistique générale*, vol. 1, ce recueil d'articles qu'il a compilé lui-même.

Toutefois, on a l'impression que les décalages du « sujet parlant » refont surface, çà et là, dans le terrain apparemment lisse du texte de « De la subjectivité ». Comme si ce que l'auteur avait prétendu cacher surgissait à son insu. Traits hérités d'un oncle apparus sur le visage d'un enfant, le texte de 1958 présente la trace des anciens « clivages ».

Dans la section qui suit, nous allons regarder de près quelques expressions qui montrent cette déchirure du sujet parlant.

2.1. « Dans et par »

« C'est dans et par le langage que l'homme se constitue comme sujet », déclare Benveniste en 1958. « Dans et par », cette séquence propositionnelle apparaît chez Benveniste pour la première fois en 1956, dans les « Remarques ». La première occurrence se trouve dans un passage déjà cité, où Benveniste explique la méthode analytique freudienne : « [...] c'est que les événements empiriques n'ont de réalité pour l'analyse que dans et par le " discours " qui leur confère l'authenticité de l'expérience » (1956a : 77). Puis, quelques lignes plus bas, avec un effet de variation : « En ce sens, les configurations de la parole sont chaque fois uniques, bien qu'elles se réalisent à l'intérieur et par l'intermédiaire du langage. Il y a donc antinomie chez le sujet entre le discours et la langue » (78). Dans ces deux passages, Benveniste tente de justifier le décalage, tantôt entre réalité objective et réalité discursive, tantôt entre langue et discours.

² On ne sait pas exactement lequel de ces textes a été écrit avant l'autre. On peut certes préciser leur date de publication, mais une date de publication ne correspondrait pas une date de rédaction. Nous présentons ici l'hypothèse suivante : Benveniste aurait commencé la rédaction des « Remarques » plus tôt que « La nature des pronoms ». Un des indices en est l'adjectif « intersubjectif » : c'est une notion que Benveniste a emprunté à Lacan, après avoir lu le « Discours de Rome ». Il convient de rappeler que l'article « Remarques » a été rédigé à la demande de Lacan lui-même. Benveniste aurait ainsi découvert le terme au moment de la rédaction de « Remarques », et l'aurait adopté pour la « La nature des pronoms ». Nous reviendrons plus bas sur la lecture benvenistienne du texte lacanien.

Séquence inhabituelle, « dans et par », une fois employée dans « De la subjectivité » a vite été considérée comme une expression typiquement benvenistienne. Or, il est à noter qu'elle n'est pas si fréquente chez lui ; parmi les textes recueillis dans les deux volumes de *PLG* (1966 et 1974), on compte seulement onze emplois dans dix articles, de 1956 à 1970³.

D'où vient cette tournure particulière⁴ ? Il faut remarquer que, parmi ces onze occurrences, l'une (Benveniste 1962 : 96) est en fait une double citation de Viggo Bröndal citant en 1939 le *Vocabulaire de philosophie* (1926) d'André Lalande. Toutefois Bröndal, qui a beaucoup travaillé sur les prépositions, ne semble jamais avoir utilisé cette expression dans ses propres écrits. En revanche, son collègue, Louis Hjelmslev, y recourt au moins deux fois dans ses *Principes de grammaire générale* de 1928 :

- Sont termes les catégories qui, au contraire, ne se justifient et ne se révèlent que dans et par la phrase : telles catégories sont le sujet, le prédicat, l'objet, etc. (Hjelmslev, 1928 : 33).
- Non seulement les éléments syntaxiques n'existent que dans le système virtuel de la langue, mais, ce qui est plus, ils n'existent que dans certaines séries d'éléments morphologiques. Ils n'existent que dans et par la « phrase », dans le sens élargi de ce terme (ivi : 51).

« Dans et par la phrase » ; peut-il être rapproché de l'emploi benvenistien, qui prend souvent la forme de « dans et par le langage » ou « dans et par l'énonciation » ? On ne saurait l'affirmer. Reste à remarquer que le linguiste parisien n'utilise cette expression qu'à partir de 1956, donc bien après Hjelmslev⁵.

Gérard Dessons en souligne l'importance, y consacrant plusieurs pages dans son *Émile Benveniste : l'invention du discours* (2006)⁶.

³ Pour cette recherche des données concernant « dans et par », nous nous sommes servi de *Frantext* (*Frantext* 2016).

⁴ Toujours selon *Frantext*, cette séquence est utilisée pour la première fois par Chateaubriand en 1847. Suivent des auteurs comme A. Sechehaye, C. Du Vos, G. Marcel, J-P. Sartre, J. Lacroix...

⁵ On pourrait suggérer une autre provenance de « dans et par » : en effet, Benveniste semble se référer, au début des années 50, à un article de Sartre, « La Transcendance de l'Ego », paru dans la revue *Recherches Philosophiques* (Sartre, 1937). Dans cet article, on trouve la séquence « dans et par », les deux prépositions accentuées par l'italique. Dans une note manuscrite, Benveniste cite les phrases de Sartre qui se trouvent juste avant le passage en question. Nous explorerons cette piste dans une prochaine étude.

⁶ Dans son important examen du « dans et par » benvenistien, Dessons suggère que

Dans les *Problèmes de linguistique générale*, « dans et par » est la pensée d'un rapport. [...] L'expression de ce « rapport » entre langage et subjectivité par la mise en relation dialectique de *dans et par* constitue une pensée critique de la conception philosophique et linguistique du langage.

D'une part, la conception idéaliste du sujet qui considère le langage comme l'englobant de la conscience (*dans*) se trouve corrigée par le point de vue du langage comme agent, activité (*par*). Et d'autre part, la conception instrumentale du langage qui maintient l'homme en dehors d'un langage ne le constituant pas en sujet se voit remise en question par l'idée que ce processus d'individuation se fait bien *dans* le langage, et non en dehors de lui (Dessons, 2006 : 137).

Tout en admettant cette interprétation de Dessons qui dit clairement que « dans et par » sert à penser le rapport entre langage et subjectivité, nous voudrions avancer quelques arguments supplémentaires :

Notre première remarque porte sur la nouveauté de cette séquence. Utiliser l'expression « dans et par » signifie que ce rapport ne peut être exprimé par une seule préposition, ni par un seul *dans* ni par un seul *par*. Les prépositions de la langue française ne suffisent donc pas pour exprimer cette relation. En ce sens, cette relation est tout à fait nouvelle et hors du commun ; elle n'existerait nulle part sauf entre le locuteur et le langage.

Deuxième remarque : cette séquence n'est ni simple ni stable, elle indique un *mouvement* plurivoque de la pensée. Pour mieux appréhender celui-ci, tentons de couper la séquence en deux temps. Tout d'abord, nous aurons la phrase suivante : « l'homme se constitue comme sujet dans le langage ». Ici, il y a un déplacement du *je* forme vide au *je* forme pleine et ce mouvement se produit à l'intérieur du langage. Ensuite, considérons la phrase, « l'homme se constitue comme sujet par le langage ». Cette fois-ci, l'accès de l'homme au sujet est causé par le langage, le « par » pré-supposant que le langage conserve une certaine extériorité. Et si l'on combine les deux phrases, les deux prépositions ? Le *je* réside à l'intérieur de la langue, mais par la mise en actualisation de la langue, ce *je* conditionne la subjectivité du sujet parlant. On doit remarquer qu'il y a à la fois changement du *je* (du *je* forme vide

cette expression pourrait venir de Kojève, collègue de Benveniste au Collège de France, qui l'utilisait fréquemment. L'idée est séduisante, compte tenu du fait que Benveniste était aussi lecteur de Hegel. Mais Dessons n'apporte pas la preuve de cet emprunt et aucun ouvrage de Kojève ou de Hegel ne figure dans le catalogue de la bibliothèque de Benveniste.

au *je* forme remplie) et mouvement « réflexif » de subjectivation (causé *par* le langage même).

Il se trouve que la réflexivité appartient aussi à la nature du verbe pronominal. Nous allons donc porter notre attention sur les pronominaux, qui apparaissent en de nombreux endroits dans nos textes.

2.2. Verbe pronominal, « s'historiser »

Claudine Normand relève l'absence des syntagmes « sujet d'énonciation » ou « sujet de l'énonciation » dans les écrits de Benveniste (Normand, 1985). On peut aller plus loin et dire que, dans l'article « De la subjectivité », les termes tels que *sujet* ou *sujet parlant* n'occupent jamais la position du *sujet grammatical*. Lorsque Benveniste parle de la constitution du « sujet » en rapport avec le langage, les sujets grammaticaux sont souvent « le langage », « l'homme » ou « le locuteur » ; le « sujet », lui, est relégué en position d'attribut.

Un autre constat peut être dressé d'emblée, mais cette fois-ci, à propos du verbe. Quand le linguiste explicite la relation entre locuteur et langage dans « De la subjectivité », il utilise presque sans exception le verbe pronominal :

- C'est dans et par le langage que l'homme se constitue comme *sujet* (1958 : 259).
- La « subjectivité » dont nous traitons ici est la capacité du locuteur à se poser comme « sujet » (*ibid.*).
- Elle [=la subjectivité] se définit, non par le sentiment que chacun éprouve d'être lui-même (ce sentiment, dans la mesure où l'on peut en faire état, n'est qu'un reflet), mais comme l'unité psychique qui... (ivi : 259-260).
- Nous trouvons là le fondement de la « subjectivité », qui se détermine par le statut linguistique de la « personne » (ivi : 260).
- C'est cette condition de dialogue qui est constitutive de la personne, car elle implique en réciprocité que *je* deviens *tu* dans l'allocation de celui qui à son tour se désigne par *je* (*ibid.*).
- Le langage n'est possible que parce que chaque locuteur se pose comme *sujet* [...] (*ibid.*).
- Le langage est ainsi organisé qu'il permet à chaque locuteur de *s'approprier* la langue entière en se désignant comme *je* (ivi : 262).

Or, on peut faire la même remarque de fréquence pour les « Remarques », et surtout pour ce passage décrivant la relation du sujet-patient avec le langage :

En première instance, nous rencontrons l'univers de la parole, qui est celui de la subjectivité. Tout au long des analyses freudiennes, on perçoit que le sujet se sert de la parole et du discours pour se « représenter » lui-même, tel qu'il veut se voir, tel qu'il appelle l'« autre » à le constater. Son discours est appel et recours, sollicitation parfois véhémement de l'autre à travers le discours où il se pose désespérément, recours souvent mensonger à l'autre pour s'individualiser à ses propres yeux. Du seul fait de l'allocution, celui qui parle de lui-même installe l'autre en soi et par là se saisit lui-même, se confronte, s'instaure tel qu'il aspire à être, et finalement s'historise en cette histoire incomplète ou falsifiée. Le langage est donc ici utilisé comme parole, converti en cette expression de la subjectivité instantane et évasive qui forme la condition du dialogue. La langue fournit l'instrument d'un discours où la personnalité du sujet se délivre et se crée, atteint l'autre et se fait reconnaître de lui (1956a : 77-78).

Ce paragraphe est remarquable par le fait qu'il contient, outre le néologisme « s'historiser », douze verbes pronominaux. Ainsi peut-on considérer que le verbe pronominal est l'une des expressions « nœuds » qui relient les deux articles et caractérisent le rapport entre locuteur et langage, au sein de la problématique benvenistienne de la subjectivité langagière. Parmi ces emplois des pronominaux, le verbe « s'historiser » attire notre attention, et ce, pour trois raisons ; parce que c'est à la fois un néologisme et un hapax⁷, qu'il apparaît comme l'expression ultime en vue de laquelle viennent s'agencer les emplois cumulés des pronominaux, et qu'il porte plusieurs fonctions sémantiques. C'est probablement ce verbe qui décrit le plus complètement la relation entre locuteur et langage dans la pensée de Benveniste.

Dans les paragraphes suivants, nous analyserons ce verbe en trois temps.

1) L'« historisation » comme fabulation

Tout d'abord, on s'aperçoit que le mot « histoire », base nominale du verbe « s'historiser », porte un double sens : *story* et *history* en anglais⁸.

Observons en premier lieu l'aspect *story* du terme. Dans les « Remarques », Benveniste souligne la nature « fictionnelle » du

⁷ Il faut cependant noter que Benveniste l'emploie encore une fois dans « Les relations de temps dans le verbe français » (1959 : 245). Une étude comparée de ces deux emplois serait nécessaire.

⁸ Le « Discours de Rome » de Jacques Lacan, dont nous discuterons plus bas l'influence, emploie abondamment « histoire » et « historisation » dans leur double sens.

discours du patient, en se servant d'expressions comme « mensonger », « histoire incomplète ou falsifiée ». Lorsque l'analyste écoute son sujet-patient raconter son histoire, il ne faut pas se demander si cette histoire est « authentique » par rapport aux faits objectifs ; « [C]'est que les événements empiriques n'ont de réalité pour l'analyste que dans et par le “ discours “ qui leur confère l'authenticité de l'expérience, sans égard à leur réalité historique, et même (faut-il dire surtout) si le discours élude, transpose ou invente la biographie que le sujet se donne » (1956a : 77). Benveniste semble vouloir dire que cette auto-représentation du sujet devient inévitablement une « fable ». L'« historisation » prise dans ce sens se confond donc avec la « fabulation ».

Celle-ci est encore assimilée, dans les « Remarques », à un autre acte :

Il [l'analyste] le considère dans les discours que celui-ci tient, il l'examine dans son comportement locutoire, « fabulateur », et à travers ces discours se configure lentement pour lui un autre discours qu'il aura charge d'expliquer [...] (1956 : 75-76).

Les deux adjectifs « locutoire » et « fabulateur » sont placés en apposition. En les juxtaposant ainsi, Benveniste assimile ces deux expressions. « Verbalisation » et « fabulation » vont donc toutes deux dans le même sens. Afin de préciser encore la signification de « fabulation » chez Benveniste, reportons-nous à l'étymologie du mot « fable » telle qu'il l'expose lui-même (Benveniste, 1969). Ce terme vient de **for*, une forme originaire indo-européenne du verbe « parler » : « il [= **for*] a produit nombre de dérivés anciens : *facundus* « disert, à la parole facile », *fabula* « conversation, pièce dialoguée, fable, légende », enfin *fama* « renommée », surtout en bon sens [...] ». » (1969 : II, 136). Après avoir énuméré des mots dérivés du verbe **for*, Benveniste explicite le mot latin *fabula*.

De même, à travers des sens très divers, à la fois « conversation », « action au théâtre », etc., *fabula* apparaît comme la « mise en paroles » au sens où nous disons « mettre en musique ». On dénomme *fabula* une légende, une action, une donnée quelconque mises en paroles. On assiste à une action transposée en paroles humaines. Récit, fable ou pièce de théâtre, on ne considère que la technique même de cette transposition en paroles. De là vient que *fabula* désigne ce qui n'est que paroles, ce qui n'a pas de réalité (ivi : 137).

Notre auteur soutient que le mot *fabula* signifie ce qui n'est que paroles, qui n'a ni réalité, ni fondement objectif. La description de *fabula*, telle qu'on la trouve dans le *Vocabulaire*, peut donc se superposer aux caractéristiques du discours du patient des « Remarques ». Pour Benveniste, l'historisation au sens de « fabulation » est un résultat inséparable de la « verbalisation », de l'acte de parler.

2) L'« histoire » en tant que temporalité

Examinons en deuxième lieu l'autre sens du mot « histoire », à savoir *history* en anglais. Nous savons tous que la linguistique benvenistienne accorde une place importante à la relation que le langage entretient avec le temps. Ses articles très connus sur les *shifters*, tels que « La nature des pronoms » (1956b), « Les relations de temps dans le verbe français » (1959), mais aussi « Le langage et l'expérience humaine » (1965), montrent que le temps humain est profondément axé et structuré tant par le langage que par les langues. De fait, le mot « histoire », pris dans ce sens de temporalité, se place au cœur de la pensée linguistique de Benveniste. Dans « Le langage et l'expérience humaine » (1965), Benveniste distingue le temps physique, qui est une continuité infinie et monolithique, et le temps linguistique, subjectif et événementiel. Pour lui, l'acte de parler est un événement « historique », inséré dans le temps physique. Cette insertion provoque également celle du locuteur dans le temps. L'acte de parler change alors la nature du temps : il le circonscrit, le transforme en temps subjectif et social, et lui donne sens. Au niveau du sens, l'énonciation renouvelle donc chaque fois *et* le système linguistique *et* le locuteur, car chaque fois, le locuteur invente sa langue, et se désigne de nouveau comme *je*. Cette expérience est littéralement fondatrice pour l'homme parlant⁹. Ainsi, si l'« historisation » au sens de *story* signifie la fabulation voire la verbalisation en général, l'« historisation » au sens de *history* désigne au même titre l'« acte de parler », l'énonciation, par laquelle le temps physique peut se faire temps linguistique et subjectif.

Mais ce n'est pas tout : il faut encore souligner l'aspect « inter-subjectif » de cette temporalité. Nous avons dit plus haut que le

⁹ Nous renvoyons les lecteurs à une étude antérieure (Ono, 2007) qui examine en détail cette « historisation » sous l'angle de la temporalité.

discours du patient, cette « historiographie » personnelle, pouvait être « falsificateur ». Ce n'est pas uniquement parce que ce récit historique est personnel : en réalité, il est « interpersonnel », fabriqué à la fois par le locuteur, mais aussi par l'allocutaire. Dans les « Remarques », Benveniste précise que la relation de l'analyste au sujet est celle du dialogue (1956a : 77) ; il insiste aussi sur la nécessité de présence de l'autre dans le discours du sujet. Aussi, l'historisation prise dans le double sens du mot « histoire », à la fois « fabulation » et « insertion dans le temps », ne s'arrête pas, dans son double mouvement, au seul locuteur. Dans l'article de 1965, la communication linguistique est dite forcément intersubjective parce que « la temporalité qui est mienne quand elle ordonne mon discours est d'emblée acceptée comme sienne par mon interlocuteur. Mon " aujourd'hui " se convertit en son " aujourd'hui " » (1965 : 76). Ce transfert « temporel » crée ainsi un espace intersubjectif.

3) Le verbe pronominal : réflexif et réciproque

En troisième lieu, nous allons enfin réfléchir sur l'aspect pronominal du verbe « s'historiser ». Selon plusieurs grammairres, le verbe pronominal connaît quatre emplois ; ce sont les emplois « réfléchi », « réciproque », « passif » et « lexicalisé ». C'est l'emploi « réfléchi » qui doit retenir de prime abord notre attention, car il n'est guère difficile de saisir le sens de la phrase « celui qui parle de lui-même [...] s'historise en cette histoire incomplète ou falsifiée » : le locuteur historise lui-même ; le pronom personnel « se » désignerait bien celui qui parle, celui qui « historise ».

Toutefois, on est tenté d'interpréter autrement cette question de la réflexivité. C'est ici qu'interviennent Jacques Lacan et son « Discours de Rome »¹⁰. Dans les « Remarques », le linguiste cite un passage de sa première partie. Quant à nous, nous voulons relever le paragraphe qui suit cette citation :

Premièrement en effet, quand le sujet s'engage dans l'analyse, il accepte une position plus constituante en elle-même que toutes les consignes dont il

¹⁰ Cf. Lacan (1966). L'influence de Lacan étant omniprésente dans les « Remarques », nous n'en énumérons pas toutes les preuves. Un autre article serait nécessaire pour faire le point sur cette question. Rappelons simplement ici que c'est Lacan qui a demandé à Benveniste d'écrire un article sur le langage analytique, et que le psychanalyste lui a probablement transmis au préalable le « Discours de Rome » prononcé en 1953 (Ono, 2003).

se laisse plus ou moins leurrer : celle de l'interlocution, et nous ne voyons pas d'inconvénient à ce que cette remarque laisse l'auditeur interloqué. Car ce nous sera l'occasion d'appuyer sur ce que l'allocation du sujet y comporte un allocutaire, autrement dit que le locuteur s'y constitue comme intersubjectivité (1966 : 257-258).

Lacan souligne la présence nécessaire de l'allocutaire dans l'histoire racontée par le sujet. Pour le psychanalyste, le sujet se constitue en parlant en face de l'autre, et, ce faisant, entraîne l'autre dans son récit.

Aussi, dans le texte de Lacan, la notion d'intersubjectivité joue-t-elle un rôle crucial. Dans ce discours fondateur, les mots d'« intersubjectif » et d'« intersubjectivité » sont utilisés pas moins de 17 fois. Lacan reconnaît d'ailleurs lui-même, dans une note qu'il ajoute en 1966, l'importance de ce concept dans le « Discours de Rome ». Et Benveniste l'a fait sien à son tour après avoir lu ce texte. Il est important de noter que c'est à partir des « Remarques » que Benveniste utilise dans ses écrits le mot d'intersubjectivité (d'abord sous forme d'adjectif)¹¹. Il devient ensuite un terme clef dans « De la subjectivité dans le langage ». Benveniste y déclare pour conclure : « Bien des notions en linguistique, peut-être même en psychologie, apparaîtront sous un jour différent si on les rétablit dans le cadre du discours, qui est la langue en tant qu'assumée par l'homme qui parle, et dans la condition d'intersubjectivité, qui seule rend possible la communication linguistique » (1958 : 266).

Il paraît ainsi possible de soutenir que, dans le verbe pronominal « s'historiser », le pronom personnel « se » ne se superpose pas entièrement au locuteur lui-même. La subjectivité du sujet parlant n'existant que dans le dialogue où règne l'intersubjectivité, quand « je m'historise », ce « me » implique aussi un allocutaire, à savoir « tu », qui est en face de *je* locuteur. Pour le dire autrement, le « me » qui revient vers *je* traverse d'abord l'espace de l'intersubjectivité. Dans cette conception du verbe pronominal, l'emploi « réciproque » est envisagé comme impliqué dans l'emploi « réfléchi ». Le discours du sujet-patient entraîne donc non

¹¹ Bien que Merleau-Ponty, son (futur) collègue au Collège de France, ait abondamment recouru à ce terme dans sa *Phénoménologie de la perception* (1945), il semblerait que Benveniste n'emploie le mot qu'au début des années cinquante, après sa lecture de Lacan.

seulement lui-même mais aussi l'allocutaire dans le mouvement d'historisation pendant la séance de l'analyse, temps du dialogue. Le néologisme « s'historiser » se rapproche cette fois d'un autre verbe, d'usage courant et même banal, « parler », car chez Benveniste comme chez Lacan, « parler », c'est « raconter une histoire de soi-même à quelqu'un d'autre ».

3. « Parler » comme verbe à la voix moyenne

Les linguistes s'accordent aujourd'hui pour dire que l'origine du verbe pronominal français remonte à la voix moyenne de l'indo-européen, très développée en grec ancien et partiellement présente en latin (verbes déponents). Enchanté par cette diathèse mystérieuse, Benveniste lui consacre un article, très connu d'ailleurs des philosophes : il s'agit de « Actif et moyen dans le verbe » (1950). Dans ce texte qui précède « Remarques » ou « De la subjectivité », Benveniste insiste sur l'importance de la notion de voix : la diathèse, de même que les notions de personne et de nombre, « situent le sujet relativement au procès et [leur] groupement définit ce qu'on pourrait appeler le champ positionnel du sujet » (1950 : 174). En ce sens, la question de la diathèse ressortit de plein droit au questionnement de la subjectivité chez le linguiste.

Tout d'abord, afin de mieux cerner la nature du moyen, Benveniste répartit les verbes indo-européens en trois catégories : 1) verbes qui sont seulement actifs ; 2) verbes qui sont seulement moyens ; 3) verbes qui sont à double diathèse. Il donne plusieurs exemples de verbes de la troisième catégorie, pour montrer comment les deux voix, l'actif et le moyen, se différencient. Par exemple, en grec, le verbe « porter » peut prendre deux voix : actif : « il porte des dons » ; moyen : « il porte des dons qui l'impliquent lui-même ». Il est à remarquer que le verbe indo-européen « parler » (ex. **for* [indo-européen], φάτο [grec], *loquor* [latin]) entre dans la deuxième catégorie, c'est-à-dire les verbes qui sont seulement moyens. Benveniste le classe, sans plus de commentaire, avec d'autres verbes indo-européens comme « naître, mourir, suivre, épouser un mouvement, être maître, souffrir », etc. L'un des enjeux de cet article se trouve dans la relation entre les trois diathèses. Le linguiste place le moyen, non pas entre l'actif et le

passif, comme on le fait traditionnellement, mais en opposition à l'actif, situation originelle, selon lui.

- Dans l'actif, les verbes dénotent un procès qui s'accomplit à partir du sujet et hors de lui. Dans le moyen, qui est la diathèse à définir par opposition, le verbe indique un procès dont le sujet est le siège ; le sujet est intérieur au procès (1950 : 172).
- [...] le sujet [du verbe moyen] est centre en même temps qu'acteur du procès ; il accomplit quelque chose qui s'accomplit en lui, naître, dormir, gésir, imaginer, croître, etc. Il est bien intérieur au procès dont il est l'agent (*ibid.*).

Ce point de vue transforme radicalement le concept même de diathèse. En effet, lorsqu'on oppose l'actif au passif, on établit une symétrie entre deux diathèses : l'action agie et l'action subie. En revanche, l'opposition initiale entre actif et moyen ne manifeste pas une telle symétrie. Bien qu'elle soit décrite comme une opposition « externe/interne » (1950 : 174), elle reste « boîteuse, un peu bizarre, gratuite » (*ibid.*), car, tandis que dans l'actif l'agent accomplit l'action hors de lui, dans le moyen, l'agent reste à l'intérieur du procès dont il est acteur.

Cette description de la voix moyenne nous invite à réfléchir de-rechef sur la relation entre locuteur et langage. Premièrement, le point de vue sur le procès que montre le verbe à la voix moyenne (le sujet est intérieur au procès dont il est l'agent) ressemble beaucoup au mouvement de « dans et par » ou de « à l'intérieur et par l'intermédiaire », que nous avons tenté de dégager plus haut. Pour paraphraser la formule de Benveniste, le *je* est à l'intérieur de la langue par l'intermédiaire de laquelle *je* parle. La relation extrêmement complexe entre agent et procès du verbe à la voix moyenne semble ainsi se superposer avec la trajectoire de « dans et par » dans la pensée du linguiste.

Deuxièmement, le fait que le verbe indo-européen **for* [« parler »] est un verbe qui n'est que moyen, nous ramène au néologisme « s'historiser ». Nous avons déjà vu que **for* signifiait la « mise en paroles », « raconter une histoire », qui donne en latin le mot *fabula*. Ainsi, l'interprétation du verbe **for*, suivant les explications de la voix moyenne benvenistienne, s'assimile au sens du verbe « s'historiser ». Il convient de rappeler le passage où apparaît cet hapax : « Du seul fait de l'allocution, celui qui parle de lui-même installe l'autre en soi et par là se saisit lui-même, se

confronte, s'instaure tel qu'il aspire à être, et finalement s'historise en cette histoire incomplète et falsifiée » (1956a : 77). Lorsque le sujet-patient agit selon ce verbe *historiser*, il installe l'autre, son allocutaire, mais aussi lui-même dans cette histoire, et ces deux figures sont impliquées dans le même mouvement d'historisation. C'est lui, le sujet patient, qui prend la parole, qui raconte sa propre histoire, mais par cette même verbalisation, il est *affecté* par cette parole, il *subit l'influence* de cette histoire. « S'historiser » ne serait donc que la formulation permettant d'imaginer ce que serait le verbe français « parler », pût-on le mettre au moyen.

A propos de la voix moyenne, le philosophe Bruno Latour, dans son ouvrage *Sur le culte moderne des dieux faitiches*, propose, en référence à l'article de Benveniste, une réflexion riche de sens :

Comment parler avec justesse de ce que le grec appelle la « voix moyenne », forme des verbes qui n'est ni active ni passive ? Autrement dit, les faitiches nous autorisent à ne pas prendre trop au sérieux les formes toujours conjointes des objets et des sujets : ce qui met en branle n'a jamais la force d'une causalité – qu'il s'agisse du sujet maître ou de l'objet causal ; ce qui est mis en branle ne manque jamais de transformer l'action – ne donnant donc naissance ni à l'objet ustensile ni au sujet réifié. La pensée des faitiches demande quelques minutes d'habituation mais, passé le moment de surprise devant leur forme biscornue, ce sont les figures obsolètes de l'objet et du sujet, du fabriquant et du fabriqué, de l'agissant et de l'agi qui paraissent chaque jour plus improbables (Latour 2009 : 117).

Si l'on suit l'argument de Latour, qui identifie voix moyenne et « pensée des faitiches », une fois entré dans l'univers de la voix moyenne, on doit cesser de parler de la relation « maître – instrument », « sujet – objet » ou encore « agent – action », relation qui nous est si familière dans un monde régi par l'opposition « actif – passif ». Ici, il faut rappeler que Benveniste, dans la première partie de « De la subjectivité », mettait en question la relation entre homme et langage, et se demandait si l'on pouvait lui substituer le rapport « homme – outil » ou « fabriquant – fabriqué » ; puis il récuse immédiatement ce rapprochement comme pure fiction : « Nous n'atteignons jamais l'homme séparé du langage et nous ne le voyons jamais l'inventant » (1958 : 259). Suit peu après la déclaration : « C'est dans et par le langage que l'homme se constitue comme *sujet* ». Il nous semble ainsi que, pour Benveniste, la relation que l'homme entretient avec le langage ne peut être saisie en

analogie avec celles qui s'instaurent ordinairement entre l'homme et ses actes ou entre l'homme et ses outils. Tantôt elle s'explique par le mouvement que symbolise « dans et par », tantôt elle se clarifie dans le verbe « s'historiser ». C'est une relation complexe et inattendue que notre sens commun ne peut accepter sans hésitation. Il faut en effet que l'homme parlant, chaque fois qu'il prend la parole, s'expose au péril d'acquérir sa propre relation avec le langage, car c'est un acte dans lequel il devient un sujet parlant et par lequel il est touché, voire modifié. La mise en concordance des deux *je* n'a rien d'évident, car le locuteur doit assumer les décalages entre discours et langue, entre réalité objective et réalité linguistique, et enfin entre ce double *je* lui-même. Pourtant, il est encouragé par le langage même à tenter l'aventure de cette verbalisation, car, comme nous l'avons remarqué plus haut, ce n'est pas le locuteur qui prend l'initiative de la subjectivation, c'est le langage qui l'y incite. « Le langage est ainsi organisé qu'il permet à chaque locuteur de *s'approprier* la langue entière en se désignant comme *je* » (1958 : 262) dit encore Benveniste.

L'idée de subjectivité langagière telle que la construit Benveniste dans « De la subjectivité » nous est apparue, au premier abord, cohérente et concordante : en disant *je*, le locuteur deviendrait le sujet parlant *je* ; il s'identifierait avec le pronom personnel *je* en le prononçant. Mais lorsqu'on s'arrête aux détails subtils des expressions employées dans le texte, c'est la non-coïncidence de ce *je* locuteur qui frappe : tels ont été les cas de « dans et par » et de « s'historiser », dont nous avons examiné la formation et la problématique. Il s'est avéré ensuite que l'acte de « parler », pris à la voix moyenne, impliquait également ces différenciations : l'agent est au centre de l'acte dont il est acteur. La subjectivation du locuteur, au sens d'avènement d'un sujet dans et par le langage, apparaît soudain comme un acte rempli de suspense et d'inquiétude.

Au terme de cette analyse, ce qui nous paraît le plus remarquable et le plus prenant dans la conception de la subjectivation benvenistienne, c'est le fait qu'en parlant, sans toujours apercevoir la gravité de l'entreprise, l'homme vit ce rapport qui le relie au langage sous un jour toujours nouveau et toujours périlleux, et que le langage le seconde pourtant dans cette aventure, presque comme un complice.

References

Benveniste, É.

- 1946, « Structure des relations de personne dans le verbe », *Bulletin de la Société de Linguistique*, XLIII (1946), fasc. 1, n. 126, repris dans Benveniste 1966, pp. 225-236.
- 1950, « Actif et moyen dans le verbe », *Journal de Psychologie*, janv.-fév. (1950), PUF, repris dans Benveniste 1966, pp. 168-175.
- 1956a, « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne », *La Psychanalyse*, 1 (1956), repris dans Benveniste 1966, pp. 75-87.
- 1956b, « La nature des pronoms », *For Roman Jakobson*, repris dans Benveniste 1966, pp. 251-257.
- 1958, « De la subjectivité dans le langage », *Journal de Psychologie*, juil.-sept. (1958), repris dans Benveniste 1966, pp. 258-266.
- 1959, « Les relations de temps dans le verbe français », *Bulletin de la Société de Linguistique*, LIV (1959), fasc. 1, repris dans Benveniste 1966, pp. 237-250.
- 1962, « “ Structure ” en linguistique », *Sens et usages du terme « structure » dans les sciences humaines et sociales*, La Haye, Mouton & Co., 1962, repris dans Benveniste 1966, pp. 91-98.
- 1965, « Le langage et l'expérience humaine », *Diogène*, Paris, UNESCO-Gallimard, n. 51, pp. 3-13, repris dans Benveniste 1974, pp. 67-78.
- 1966, *Problèmes de linguistique générale*, 1, Paris, Gallimard (Collection TEL).
- 1969, *Vocabulaire des institutions indo-européennes*, I et II, Paris, Les Editions de Minuit, 1969.
- 1974, *Problèmes de linguistique générale*, 2, Paris, Gallimard (Collection TEL).

Dessons, G.

- 2006, *Émile Benveniste : l'invention du discours*, Paris, Éditions In Press.

Frantext

- 2016, *Base textuelle FRANTEXT*, ATILF - CNRS & Université de Lorraine.
Site internet : <http://www.frantext.fr>. Version décembre 2016.

Lacan, J.

- 1966, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, I, Paris, Seuil, pp. 237-322.

Latour, B.

- 2009, *Sur le culte moderne des dieux faitiches*, Paris, La Découverte.

Normand, C.

- 1985, « Le sujet dans la langue », *Langages*, 77 (1985), pp. 7-19.

Ono, A.

2003, « Benveniste, lecteur de Freud » [article en japonais], *Résonances*, 1, Université de Tokyo, pp. 142-149.

2007, *La notion d'énonciation chez Émile Benveniste*, Limoges, Lambert-Lucas.

Sartre, J.-P.

1937, « La transcendance de l'ego », *Recherches philosophiques*, VI (1936-1937), pp. 85-123.

Edizioni ETS

Palazzo Roncioni - Lungarno Mediceo, 16, I-56127 Pisa

info@edizioniets.com - www.edizioniets.com

Finito di stampare nel mese di settembre 2019